

XYZ. La revue de la nouvelle

Lune-de-jade

Lyse Charuest



Numéro 47, automne 1996

L'absence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charuest, L. (1996). Lune-de-jade. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 10–18.

Lune-de-jade

Lyse Charuest

Vous aviez en moi substance d'absente
et mon amour avait substance de pure mélancolie.

Pierre Vadeboncœur, *L'absence*

Conscience du Blanc, contenance du Noir,
unique voie qui accède au Mystère.

Huang Pin-hung, peintre chinois (1864-1955)

Longeant le bosquet de bambous, la barque de Wang dérive lentement sur l'eau mauve de la rivière Luo. La chaleur du jour tremble encore dans l'air alors que les brumes du soir avancent sur l'eau fraîche et estompent le rire des lavandières qui s'attardent sur le chemin du hameau. Wang dépose la cruche de vin et enlève sa tunique ; il prend le bijou de jade blanc qu'il vient à peine de terminer de sculpter et compare sa douce pâleur à celle de la lune. Sa forme lui semble enfin parfaite : rondeur diaphane, anses ciselées, maillons entrelacés, couvercle charnu. Pour lui, ce minuscule flacon de jade blanc n'a d'égal que la perfection rebondie de la lune. Le sculpteur tend la main vers le ciel, comme s'il offrait son œuvre à l'astre de la nuit. Wang rit doucement, ne sachant plus s'il est grisé par le vin de riz ou par la beauté qui miroite devant ses yeux.

La petite barque glisse sur l'onde remplie d'obscurité bleue et semble gravir la montagne ombragée captive du reflet de la rivière. Elle s'approche du beau visage rond de la lune, faisant onduler les longs cheveux des herbes d'eau. À nouveau, Wang offre le bijou de jade à la belle de la nuit qui cache un peu son regard lunaire derrière un éventail nuageux. Il rit de plus belle : sa cruche de vin de riz est maintenant vide. Allongé au creux de la barque, il ferme les yeux et respire le parfum des lotus blancs

qui parent la chevelure marine de la lune. La barque tangué imperceptiblement en traversant un banc de brume. Wang rêve : il croit sentir une main vaporeuse le toucher et succombe au charme de l'humide fraîcheur qui le recouvre, tel le corps d'une amante à peine sortie de l'eau. Alors, il se met à chanter les mots du poète Li Yu :

Anche de cuivre qui vibre dans le creux du bambou
Main de jade caressant la lente mélodie
Là où se croisent les regards les ondes inondent l'espace [...]
Âmes fondues dans le rêve indéfiniment se cherchent¹.

Ivre des mots, il met le bijou de jade dans la main soyeuse de la belle de nuit. Tandis que la barque oscille doucement, l'enchantement devient total ; lorsque Wang laisse une plainte brève lui échapper, le plaisir cède à l'extase. Son rêve se suspend dans l'émotion vibrante des dix mille nuances du ciel.

Assoupi quelques instants dans l'apaisement des couleurs, Wang sursaute au son du chant flûté d'un oiseau ; il pourrait presque le toucher tant il chante près de son oreille. Dès qu'il ouvre les yeux, le charme se rompt : un corps agile glisse et s'échappe de la barque qui penche sur l'onde. Un rire léger sautille sur l'eau en se sauvant. Wang se redresse et constate le désordre laissé par la sensualité du songe. Pourtant, la silhouette jouant dans l'eau avec le reflet de la lune lui semble bien réelle. Il entend un petit rire entrecoupé de paroles coquines : « Le plaisir volé à l'artiste colore les rêves des paysannes. » Incapable de trouver son aviron, Wang doit se résoudre à laisser filer la jeune femme qui s'enfuit. Désespéré, il s'interroge sur l'objet du vol : plaisir du rêve et son absence momentanée ou réalité du plaisir et son instant d'éternité ?

L'air de la nuit a soudainement fraîchi. À peine dégrisé, Wang observe la tranquillité revenue sur le cours d'eau. Dans la

1. Tiré du recueil *Entre source et nuage. La poésie chinoise réinventée*, anthologie de poèmes chinois traduits et présentés par François Cheng, Paris, Albin Michel, 1990.

blancheur de son reflet, la lune est là, ronde et immobile. Après avoir remis sa tunique, il cherche son bijou de jade ; inquiet de ne pas le trouver près de lui, il allume une lanterne et fouille la barque. Wang ne sait plus quoi penser lorsqu'il constate la disparition de sa merveille de jade, le fruit de plus d'un an de labeur. Il scrute la nuit, la rivière et la lune, toutes trois complices de la paysanne voleuse. Lorsqu'il trouve enfin l'aviron, il s'empresse de revenir vers la rive ; chaque coup de rame scande combien sa faute est grande, aussi grande que la pureté du jade blanc, trésor précieux apporté d'une île lointaine, au delà de la mer de Chine. Wang tremble déjà à l'idée de révéler au Chef du palais la disparition du bijou destiné au Fils du ciel. Près des bambous géants, il abandonne sa barque et court vers le hameau. Au loin, la cloche d'un temple retentit.



Depuis dix jours, Wang marche vers le sommet de la montagne, ses outils et sa réserve de pierres colorées sur le dos. Souvent, ses genoux plient sous le fardeau, mais lorsqu'il imagine le courroux du premier serviteur de l'empereur, ses jambes se redressent et la lente ascension se poursuit péniblement. Les moqueries des paysans et les rires des lavandières hantent encore ses pensées ; il gémit et pleure de honte ; jamais plus il ne pourra vivre au village car, pour tous, il est devenu « Wang volé par la Lune ».

Ce matin, sa marche est ralentie par la pluie et le brouillard. La plupart du temps, il avance à l'aveuglette, se laissant guider par sa voix qui se répercute sur la paroi rocheuse. Wang s'arrête au détour d'un immense rocher ; sa main de sculpteur le vénère et cherche sur sa surface rugueuse le silencieux tressaillement de la vie. Comme il voudrait posséder la solidité tranquille de ce dieu de pierre. Mais son âme est tourmentée et il se laisse submerger par la peur des châtiments que le Chef du palais pourrait lui imposer. Wang pleure la perte du chef-d'œuvre de jade,

mais en même temps, il ne peut s'empêcher de regretter la peau fraîche et douce de la furtive voleuse. Lorsque la brume devient complètement opaque, Wang abandonne son fardeau sur le sol et avance encore de quelques pas. Ses yeux, ses oreilles, sa bouche, son corps entier se gave de cette substance molle et blanche. La sensation du vide sous ses pieds se fait de plus en plus angoissante. Osant à peine mettre un pied devant l'autre, Wang entend soudainement une voix lui demander ce qu'il cherche en ces lieux. Croyant que l'esprit de la montagne l'interroge, il raconte brièvement l'histoire de sa fuite. De sages paroles semblent tomber des nuages en même temps que la pluie : « La beauté est l'œuvre de toute une vie et la tienne n'est pas encore achevée. Laisse-la s'accomplir et cette beauté viendra jusqu'à toi dans l'isolement des sommets. N'oublie jamais que l'œil et la main façonnent l'âme. » Wang écoute encore : l'espace est rempli du martèlement de la pluie sur le feuillage des grands arbres. À tâtons, il retrouve son lourd fardeau et reprend sa lente ascension, la main toujours en contact avec la pierre mouillée.



Wang vit en ermite dans une petite cabane en bois de cèdre. À son arrivée dans la clairière du mont Yu, il a taillé un morceau de jade qu'il a fixé dans le creux du ruisseau. Ainsi, la pierre verte se laisse polir et amincir par le courant, acquérant lentement la finesse et la légèreté du corps des poissons. Wang regarde tourner les saisons et croit fermement que le temps de l'exil sera révolu lorsque la pierre ondulera dans l'onde, joli poisson de jade prêt à s'échapper. Mais il se demande s'il ne sera pas lui-même trop vieux et usé pour redescendre vers son village. Pour occuper l'attente, il sculpte sans relâche un grand bloc de jade qu'il a traîné avec lui. Et pour ajouter à sa peine, il ne travaille que sous la lumière lunaire ; alors ses yeux s'usent à chercher la transparence cachée au cœur du jade et ses mains saignent en voulant saisir cette clarté évanescence.

Les soirs de pleine lune, Wang contemple le vert paysage qu'il a fait naître sur le corps de la pierre. Le jade du ciel apparaît translucide tant il est aminci ; une lune sombre domine les lignes courbes et irrégulières des montagnes qui se succèdent et se superposent dans la modulation de l'épaisseur du jade. Par moment, la finesse de la sculpture est si grande que des nuages et des brumes semblent estomper l'escarpement des falaises. Entre des rives d'un vert plus sombre, les rayons de la lune allument doucement les petites vagues d'une rivière qui coule sous un pont. De chaque côté, les longs fûts des bambous se dressent, imposants et nombreux. Wang n'en finit plus de parfaire son paysage de jade : sur la pierre encore intacte, il rêve de prolonger la rivière et d'y ajouter une petite barque solitaire. Mais quand la lune se cache derrière les nuages, le bloc de pierre redevient mat et sans vie. En attendant le retour de la lumière lunaire, Wang répète inlassablement que la sculpture du jade est une école de patience.

Par une nuit chaude d'été, n'ayant cessé de travailler depuis le coucher du soleil, Wang va tremper ses mains endolories dans l'eau fraîche du ruisseau. Malgré les années, le souvenir du bref et frais moment d'extase remonte en lui. Il sourit et essaie de retenir l'eau dans ses mains comme s'il cherchait à étreindre la belle furtive de son rêve. Puis, il songe au petit bijou de jade blanc sculpté selon les vœux de l'empereur Houei-tsong. Wang soupire tristement ; il contemple la lune à travers le voile léger des nuages ; il ne sait plus s'il pleure la perte de cette pièce unique sculptée dans la pierre de merveille ou la belle voleuse trop vite disparue.

Un bruit léger attire son attention : des feuilles froissées, des brindilles piétinées. Puis, il croit entendre une voix douce et frêle. Caché derrière les cèdres, Wang distingue une silhouette délicate se promenant autour de son paysage de jade. De sa main, elle touche la pierre précieuse comme si elle dessinait ; elle chantonne doucement :

Belle concubine, tu rêves encore
À la licorne qui traverse l'onde,

Au grand phénix qui touche le ciel.
 Mais ce que tes yeux guettent, c'est le Dragon d'or!

Elle tourne autour du bloc de jade en répétant son petit poème, mais dès qu'elle entend le sculpteur revenir, elle s'enfuit dans la forêt. Charmé par cette brève apparition, Wang s'approche de la sculpture, saisit ses outils et se remet au travail.

Lorsque l'aube pâlit le ciel, la rivière de jade est complètement achevée et la barque solitaire dérive en son centre. Tout près de l'embarcation, le jade a été creusé en lignes concentriques pour figurer le reflet parfaitement rond de la lune. Wang regarde les blessures ensanglantées de ses mains. Il va les laver au ruisseau et les emmaillote. À ce moment, il constate la disparition de son poisson de jade. Affolé, il marche dans le cours d'eau mais se rend vite compte de l'inutilité de sa recherche. Il songe que le poisson ne peut s'être enfui dans le courant, n'ayant pas encore acquis la légèreté nécessaire à sa libération. Dans la forêt, des sons clairs et purs résonnent, suivis de petits ricanelements, tel un cri saccadé d'oiseau. Wang se souvient du rire frais de la mystérieuse voleuse de jade. Sans tarder, il retourne à sa cabane et s'empresse d'y cacher son paysage sculpté. Maintenant, Wang vit dans la peur d'être à nouveau volé.

Plus les blessures de ses mains guérissent, plus la souffrance de ne pouvoir sculpter sous la lumière lunaire grandit dans le cœur de Wang. De nuit comme de jour, ses yeux fouillent les alentours de la cabane. À tout moment, son oreille capte et reconnaît les petites résonances du jade qui tinte dans la forêt; il frissonne lorsqu'il entend les rires légers d'oiseaux. Cette présence intangible l'obsède, car la petite silhouette aperçue dans la nuit se confond avec le souvenir de la voleuse de jade. Wang croit être dépossédé de tout: hier, le chef-d'œuvre de sa vie et son rêve sensuel, aujourd'hui, le travail de ses mains et la possibilité de rêver.

Au lendemain d'une nuit d'orages, Wang examine le corps d'un grand bouleau tombé près de sa cabane. Pendant que sa main caresse l'épiderme soyeux de l'arbre, il admire la beauté

noire des yeux incrustés dans l'écorce blanche. En quelques heures, il parvient à révéler la forme qui se dissimule dans l'aubier dur : une main délicate s'attache à un long bras mince, arrondi à l'épaule puis légèrement creusé à la naissance du cou, qu'un beau visage aux traits harmonieux rend plus gracile. Wang dépose son œuvre sur une belle pierre ; il se sent tout à coup gêné par le regard et la bouche qui semblent lui sourire. Wang tourne autour, puis s'adresse à elle, suppliant : « Voleuse, douce voleuse, rends-moi le bijou de l'empereur, ainsi je pourrai retourner dans mon village. » Le sourire de la belle demeure inchangé. Wang s'assoit près de la sculpture, prêt à attendre que le bijou apparaisse enfin dans la main de la belle. Dans la forêt, les sons clairs résonnent, suivis des ricanements légers.

Wang se sent moins seul depuis qu'il a sculpté la belle de bouleau. Il s'active auprès d'elle, lissant et polissant son épiderme pâle pour ensuite la combler de nombreux présents. Pour elle, il a sculpté des poissons de jade d'eau qu'il a déposés sur ses yeux, mais à la faveur de la nuit, les parures ont mystérieusement disparu. Alors, il poursuit son travail et sculpte une cigale de jade rose qu'il met sur sa bouche, une libellule de turquoise qu'il pose sur son épaule, des chauves-souris en agate qu'il accroche à ses cheveux, des grenouilles de jade vert qu'il aligne sur son bras. Mais tous les présents sont dérobés un à un et ces nombreux vols ajoutent chaque fois plus d'espoir dans le cœur de Wang.

Un soir de pleine lune, après une journée de canicule, Wang transporte la belle de bouleau au milieu du ruisseau. Celle-ci se met à dériver lentement ; seuls le visage et la main demeurent hors de l'eau. Sur la rive, Wang s'affaisse, frappé de stupeur par l'illusion : il croit revoir la belle voleuse de jade jouant avec le reflet de la lune. Mais voilà qu'un tourbillon l'entraîne à grande vitesse vers le ravin. Wang est saisi de frayeur devant le spectacle tragique d'une jeune femme sur le point de se noyer. Une silhouette vive et agile sort soudainement de la forêt et court dans l'eau pour sauver la belle de bouleau. Accrochées l'une à l'autre,

elles sont emportées jusqu'à la chute où elles disparaissent, englouties par le torrent.

Wang marche longtemps dans la forêt avant de rejoindre le cours plus calme du ruisseau. À l'aube, lorsqu'il entend des pleurs d'enfant mêlés à la rumeur de l'eau, il aperçoit une petite fille assise sur les pierres plates, les restes de la sculpture de bois dans les bras. De peur qu'elle ne se sauve, Wang s'approche très doucement et va s'asseoir derrière elle. Il écoute sa petite voix qui pleure : « Maman, tu me répétais souvent que mon père était doux et généreux. Et c'était vrai, car j'ai vu comment il te comblait de présents que je gardais précieusement pour toi. Mais voilà qu'il te jette au ruisseau où les pierres te lacèrent et te brisent. Mes larmes sont amères puisque la mort m'a volée deux fois avec ses deux visages : hier, celui de la maladie, aujourd'hui, celui de mon père. » La petite se lève et va déposer dans l'eau les morceaux de bouleau brisés. Elle fouille dans les larges poches de sa tunique ; elle en sort des bijoux sculptés qu'elle lance dans l'eau les uns après les autres : poissons de jade d'eau, libellule de turquoise, cigale de jade rose, chauves-souris d'agate et grenouilles de jade vert. Puis elle retire de son cou un petit bijou rond et pâle. Wang reconnaît immédiatement le bijou de l'empereur Houei-tsong : un petit flacon finement sculpté dans le jade blanc avec ses anses légèrement veinées de vert et la délicate chaîne qui retient le minuscule couvercle bombé. Alors qu'elle s'apprête à le lancer dans l'eau, Wang s'approche et retient sa main. « Qui t'a donné ce bijou de jade ? » lui demande-t-il. Elle recule devant l'air menaçant de Wang et lui répond : « Ma mère m'a raconté qu'un sculpteur de jade le lui avait offert. Avant de mourir, elle me l'a donné, puis elle m'a confiée à l'ermite de la montagne. Souvent, il me parlait du sculpteur de beauté réfugié dans la forêt. Alors, je l'ai cherché, croyant que mon bijou me guiderait vers lui et vers la beauté. Je comprends, aujourd'hui, qu'il menait aussi vers la mort. »

Wang regarde la petite fille avec intensité ; elle a de beaux yeux noirs et des traits délicats ; son visage ressemble à s'y

méprendre à celui qu'il avait sculpté dans l'aubier de bouleau. Il voudrait lui expliquer le vol commis par sa mère, mais pourquoi le croirait-elle, persuadée qu'il avait voulu détruire la sculpture qui lui rappelait sa mère. Comment lui dire qu'il ne lui voulait aucun mal et qu'il cherchait seulement à retrouver l'enchantement de la belle silhouette jouant dans l'eau avec le reflet de la lune ? La disparition de la belle de bouleau les réunissait autant qu'elle les séparait. Alors, Wang prend le bijou de l'empereur et le passe au cou de la petite fille. Puis il s'éloigne et va dans le ruisseau ramasser les autres bijoux. Il revient et les lui offre en disant : « Tous ces bijoux t'appartiennent. Ta mère était douce et généreuse. Aujourd'hui, elle me rend plus que ce qu'elle m'avait pris. » Wang lui sourit et lui demande son nom. Avant de répondre, la petite sort de sa poche un mince morceau de jade vert sur lequel des nageoires et des écailles sont finement sculptées. Elle lui donne le poisson de jade et lui répond : « Ma mère m'appelait Lune-de-jade. » Wang lève les yeux au ciel puis s'attarde à contempler le premier rayon de soleil à se frayer un chemin entre les arbres de la forêt. Le sculpteur de beauté ne sait plus si son chef-d'œuvre est le bijou de jade blanc destiné à l'empereur ou la petite Lune-de-jade qui fixe sur lui l'éclat noir de ses yeux.

PROCHAINS NUMÉROS

Il est encore temps de nous soumettre vos textes
pour les numéros suivants :

numéro 51, automne 1997, « Étreintes »
(date de tombée : 1^{er} octobre 1996) ;

numéro 52, hiver 1997, « Retards »
(date de tombée : 1^{er} janvier 1997).